

débouché comme peu de grandes cités en Amérique peuvent en avoir de plus considérable.

V.

Au point de vue de l'industrie en général, dans toute la province, sait-on bien ce que ferait l'établissement de la contrée la mieux boisée du Canada, nous le disons sans crainte de démentir, et l'une des plus favorisées sous le rapport des forces motrices, car on ne l'ignore pas, la vallée de l'Ottawa est coupée en tout sens par d'innombrables cours d'eau dont les chutes et les rapides, comptant quelquefois des centaines de pieds d'élévation, forment autant de pouvoirs hydrauliques incomparables par leur puissance et la facilité de leur mise en exploitation ?

Sait-on ce que contiennent ces millions d'acres de terres recouvertes de forêts épaisse où se disputent l'espace les grands ormes nerveux, les frênes pliants, les merisiers rouges, les érables piqués et comme travaillés à l'avance par le ciseau du sculpteur en bois, la plane *ondée* au tissu si fin, si poli, si recherché, le chêne aux teintes variées, le noyer aussi dur que la roche et dont nos carrosseries ne peuvent jamais suffisamment s'approvisionner ?

Sait-on ce que pourraient donner, avec un chemin de fer, ces gisements de minéraux divers qui existent un peu partout là-bas et dont la richesse n'est mise en doute par personne ?

Tous ces produits du sol et de la forêt ne sont-ils pas entièrement perdus pour le pays ? Ne sont-ce pas autant de richesses que nous laissons improductives, de ressources inertes que nous dédaignons chez nous, pendant que tant de nos compatriotes s'exténuent à en exploiter de semblables à l'étranger ?

Par le feu des forêts, ne perd-on pas chaque année des milliers de dollars qui ne nous reviendront plus sous aucune forme ? N'est-ce pas là une mine qui s'épuise chaque jour, que pourtant chacun pourrait exploiter, qui renferme le bien-être, la fortune des colons, des industriels, mais dont